

Pour moi, je continue de croire, conformément aux enseignemens de la religion chrétienne et au bon sens, que l'homme est des mains mêmes de Dieu, qui le fit sa vivante image et l'établit roi et maître de la nature entière.

CHAPITRE IV.—DE LA FOI ET DES MYSTÈRES.

L'Ecolier.—M. Jouffroy, que pensez-vous des mystères ?
M. Jouffroy.—Les mystères du christianisme sont une enveloppe usée et comme une nuée obscurcie de mythes, de symboles et de figures que le soleil de la philosophie dissipera. (De la Sorb. 49 et prob.)

L'Ecolier.—Il lui faudra longtemps, puisque vous dites vous-même qu'elle n'est pas encore assez avancée pour aborder les questions de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Quelle est la règle de nos croyances ?

M. Matter.—La raison est la loi souveraine dans l'homme. (Manuel, 28.)

L'Ecolier.—Est-ce vrai, M. Gérúzeux ?

M. Gérúzeux.—Non, puisque l'évidence peut être trompeuse et la certitude erronée. (Nouveau cours de philosophie, 98.)

L'Ecolier.—Et vous, M. Bouillier ?

M. Bouillier.—Je crois à la légitimité, à la souveraineté, à l'infailibilité de la raison. (Cours de philos., 1840.)

L'Ecolier.—Fait-il bien, M. Mallet ?

M. Mallet.—Non, car la raison, considérée dans l'homme, tombe sous la loi et la relation du temps et de l'erreur. (Manuel.)

L'Ecolier.—Quelle autorité donnez-vous à la foi ?

M. Cousin.—Aucune ; la philosophie est l'autorité des autorités, l'unique autorité. (Cours de l'Hist., introd., 1re leçon.) Ce que l'on ne comprend pas, est à notre égard comme s'il n'était pas. (Fragm. philos., 2e. préf., 32.)

M. Damiron.—Les croyances ne s'imposent pas aujourd'hui ; elles se démontrent, et l'on ne croit que ce que l'on voit. (Cours de philos., 1, 53., et Essai sur l'Hist. 241 et suiv.)

M. Broussais.—Je ne crois que ce que je puis me représenter. (Ami de la Rel. t. 100, p. 113.)

L'Ecolier.—D'où je conclus qu'un aveugle a tort de croire qu'il existe un soleil, car il ne l'a jamais vu ; qu'une toile unie peut nous montrer des vallées et des montagnes, car il ne peut jamais se les représenter ; que nos payans les plus raisonnables sont ceux qui injurient les astronomes lorsqu'ils nous assurent que la terre tourne, que le soleil ne bouge pas, qu'on peut mesurer la distance qu'il y a d'un corps céleste à l'autre ; que les élèves d'une école primaire sont en droit de dire à un Arago, qui leur expliquera en vain les mystères de sa science : Retirez-vous ; nous ne croyons pas ce que vous dites ; quels faux participes ! Vous ne voulez croire que ce que vous comprenez ; vous croyez donc bien peu de choses. Expliquez-moi, s'il vous plaît, la nature de ce grain de sable que vous écrasez ; le mouvement de cette fourmi qui marche à vos pieds. Vous ne voulez pas de mystères ? Inventez donc un mystère qui n'en ait point ; vous n'avez pu encore y parvenir ? Etes-vous athées ? vous croyez à une suite d'effets sans cause ; déistes ? vous croyez que Dieu, après avoir créé les hommes, les laisse s'engorger entre eux sans jouer d'autre rôle que celui de spectateur indifférent ; matérialistes ? vous êtes forcés de me dire de quelle couleur est ma pensée et combien pèse mon jugement ; fatalistes ! vous soutenez qu'il est permis d'envoyer aux galères un pauvre jeune homme qui, nécessairement et sans liberté aucune, s'est mis à tuer son père. Vous n'avancez donc pas en rejetant des mystères que la raison démontre non impossibles et que l'autorité de Dieu nous dit existants ; des mystères déjà reçus et compris par celui qui les propose à croire et qui se charge de les démontrer un jour, pour mettre à leur place des absurdités qui révoltent le bon sens.

CHAPITRE V.—DE LA TRINITÉ.

L'Ecolier.—M. Cousin, qu'est-ce que le mystère de la sainte Trinité ?

M. Cousin.—C'est l'infini, le fini, et le rapport du fini à l'infini. (Introd. à l'Hist., 15 et suiv.)

L'Ecolier.—Désormais il faudra donc dire, en faisant le signe de la croix : Au nom de l'infini, du fini et du rapport du fini à l'infini. Ainsi soit-il. Que dites-vous de cette définition, M. Arnould ?

M. G. Arnould.—Elle est absurde. Dieu, à la fois infini et fini et rapport du fini à l'infini, est un assemblage de mots dont les idées répugnent à se concilier. (Doctrines philos., 172 et suiv.)

L'Ecolier.—Vous avez raison ; et, mystère pour mystère, je préfère croire celui de la religion que celui de M. Cousin. M. Bouillier, les trois divines personnes sont-elles distinctes entre elles ?

M. Bouillier.—Non ; la Trinité, qui est l'objet de la pure croyance religieuse, n'exprime point des individualités dans la divinité, mais simplement ses rapports avec le genre humain. (Catéch. ou Théorie de Kant, 87, 88.)

L'Ecolier.—Vous voilà servent disciple de Sabellius et Socinius ; pourrions-nous vous demander les preuves de votre assertion ?

M. Bouillier.—Voici les trois caractères sous lesquels Dieu est un objet de foi : 1° comme auteur moral du monde moral et physique, créateur du ciel et de la terre, comme législateur saint ; 2° comme conservateur moral du genre humain, comme administrateur des lois morales, comme juge intégre. (Ibid., 87.)

L'Ecolier.—Vous ne m'avez promis que trois rapports entre Dieu et le genre humain, et vous m'en donnez sept ! Qui prouve trop ne prouve rien. Et puis, quelle différence mettez-vous, quand il s'agit de Dieu, entre le titre d'auteur et celui de créateur ? entre celui de conservateur et celui d'administrateur ? de législateur et de souverain ? Vous expliquez des mystères par

des mystères. M. l'inspecteur, les trois divines personnes ne font-elles qu'un seul Dieu ?

M. Matter.—Sous le nom de Trinité chrétienne, on enseigne une sorte de polythéisme. (Hist. de l'Egl., 233. et suiv.)

L'Ecolier.—Si vous eussiez débuté ces blasphèmes du temps de Calvin, il vous eût fait brûler tout vif. Servet n'en disait pas de pires. M. Lerminier, que dites-vous de l'arianisme, qui niait la divinité du Fils ?

M. Lerminier.—Je le préfère à la philosophie chrétienne.

L'Ecolier.—Pourquoi ?

M. Lerminier.—Parce que je ne comprends pas un Dieu plus grand que l'autre, ni un fils aussi grand que son père. (Revue des Deux-Mondes.)

L'Ecolier.—D'où procède le Saint-Esprit, M. François ?

M. François.—Du Père, selon le concile de Nicée, et du Père et du Fils d'après les papes, la France et l'Espagne. (Cours d'Hist.)

L'Ecolier.—Oh ! Messieurs, si vous veniez au catéchisme de mon curé et que vous donnassiez ces réponses, vous seriez rire tous les grimauds de la paroisse. Comment ! vous ne savez pas encore que les trois divines personnes ne font qu'un seul Dieu : que ce n'est pas seulement la France et l'Espagne, mais tout l'univers catholique, qui professent avec le pape, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ? Que le concile de Nicée n'eût point à s'occuper de cette question ; et que, toujours crue, elle fut dénie au concile général de Florence ? De grâce, étudiez avant d'attaquer ; et, si vous voulez le faire sérieusement, prouvez d'abord que cette proposition est absurde : Dieu existe un en nature, triple en personne. *A continuer.*

CORRESPONDANCE.

AUX BIENFAITEURS DES INCENDIÉS DU VILLAGE BOUCHERVILLE.
M. L'EDITEUR,

Nous, les incendiés du village Boucherville, croyons qu'il doit nous être maintenant permis de nous acquitter d'un devoir bien doux, quoiqu'il nous rappelle de bien tristes souvenirs. Nous espérons que la presse du pays voudra bien nous prêter son secours pour que nous puissions présenter à tous nos bienfaiteurs le tribut de reconnaissance qui leur est dû à si juste titre. S'il est des circonstances où la charité et la commisération de nos semblables font sentir tout ce qu'elles ont de précieux, de consolant et de sublime, c'est surtout quand un fatal accident fait passer tout-à-coup de l'aisance et de l'abondance à l'infortune et à la déresse la plus désolante. Nous l'avons éprouvée cette vicissitude. Mais nous comprenons aussi toute la reconnaissance que nous devons à tous ceux qui sont venus si généreusement à notre secours dans ces jours d'affliction. C'est pour acquitter autant que possible cette dette sacrée et si vivement sentie que les soussignés, au nom de tous les incendiés, présentent avec les sentimens de la plus vive reconnaissance leurs plus sincères remerciemens à tous ceux qui ont eu la charité de les secourir, et profitent de cette circonstance pour les assurer qu'ils n'en perdront jamais le souvenir.

Boucherville, 22 avril 1844.

THS. V. DE BOUCHERVILLE,
THS. PEPIN, Ptre. Curé,
BOUCHER DE LABROQUERIE.

BULLETIN.

Départ pour la Rivière-Rouge.—Territoire de l'Orégon.—Nouvelles d'Europe.

M. Lafrance est nommé curé de St. Aimé, et M. L. Turcot vicaire de St. Hyacinthe, lui succède à St. Valentin comme curé.

Les Sœurs Grises, dont le départ était d'abord fixé à mardi, ne sont néanmoins parties que mercredi matin. A leur embarquement à Lachine, elles eurent tout de suite à faire preuve de leur courage ; car, assaillies par un ouragan très-violent, elles ne voulurent point retarder d'un instant leur départ, mais avec une religieuse intrépidité elles se placèrent incontinent sur les frêles embarcations d'écorce qui les doivent porter à huit cents lieues de leur première patrie !

C'est demain que le vénérable évêque de Juliopolis, Mgr. Provencher, doit aussi partir pour retourner à la Rivière Rouge, accompagné de MM. Laflèche et Bourassa. La jeunesse et le zèle de ces deux nouveaux missionnaires ne contribuent pas peu à ranimer le courageux et infatigable prélat. Il est vrai que ce nouveau renfort ne suffira pas encore à toutes les exigences du moment. Mais il faut espérer que le maître de la moisson, dans sa miséricorde, suscitera de nouveaux Xavier, qui s'empresseront de recueillir l'abondante moisson qui mûrit de toute part. Presque partout on entend déplorer le manque d'ouvrier pour travailler à la vigne du Seigneur. S'il y a là de quoi affliger, il y a aussi de quoi consoler. Car c'est une preuve bien claire que le catholicisme devient de plus en plus florissant et qu'il se propage encore avec une rapidité incroyable parmi les nations sauvages et infidèles. Il y a tout au plus 26 ans que, parmi toutes les nombreuses peuplades qui se partageaient les immenses régions de la Baie d'Hudson, du Nord-Ouest et de l'Orégon, il se trouvait à peine quelques traces de christianisme. Aujourd'hui, la foi catholique a pénétré presque